

Gauthier Liberman

PETITS RIENS SOPHOCLEÏENS : *ANTIGONE* II\*  
(V. 162–169, 189–190, 203–204, 207–208, 241–242,  
253–254, 289–290, 320–321, 370–375, 389–390,  
392–393, 413–414, 444–445, 497–501)

Κρ. ἄνδρες, τὰ μὲν δὴ πόλεος ἀσφαλῶς θεοὶ  
πολλῶ σάλῳ σείσαντες ὄρθωσαν πάλιν·  
ὕμᾱς δ' ἐγὼ πομποῖσιν ἐκ πάντων δίχα  
ἔστειλ' ἰκέσθαι, τοῦτο μὲν τὰ Λαῖου 165  
σέβοντας εἰδῶς εὖ θρόνων ἀεὶ κράτη,  
τοῦτ' αὖθις, ἥνικ' Οἰδίπους ὄρθου πόλιν,  
κάπεὶ διώλετ', ἀμφὶ τοὺς κείνων ἔτι  
παῖδας μένοντας ἐμπέδοις φρονήμασιν.

Créon rend hommage à la fidélité du chœur aux trois générations de Labdacides que les choreutes ont connues, celle de Laïos, celle d'Œdipe et celle d'Étéocle, qui est naturellement aussi celle de Polynice, d'Antigone et d'Ismène. C'est nécessairement Œdipe et Jocaste que κείνων vise ou plutôt devrait viser, car, en l'état du texte, c'est impossible. Mais le texte est fautif, comme le prouve une autre difficulté : si la séquence ἀμφὶ τοὺς κείνων ἔτι | παῖδας μένοντας ἐμπέδοις φρονήμασιν répond à la proposition κάπεὶ διώλετ' et (je tiens cela pour un fait incontestable) à elle seule, il manque la séquence qui devrait correspondre à ἥνικ' Οἰδίπους ὄρθου πόλιν. La conclusion inévitable, à laquelle Müller 1967 et Lloyd-Jones–Wilson se sont rendus tandis que Jebb et Griffith s'y sont, aux

---

\* « On obtiendrait donc, ai-je écrit (*Hyperboreus* 28 : 1 [2022] 42) à propos des vers 29–30, οἰωνοῖς | γλυκὺν ἔρμαιον εἰσορμῶσι πρὸς χαρὰν βορᾶς, “ douce bonne fortune pour les oiseaux qui s’y précipitent en vue d’un jouissif repas ” : il est difficile de nier qu’un tel vers soit digne de Sophocle ». Pour que le vers soit digne de Sophocle, il faut lire οἰωνοῖς γλυκὺ | ἔρμαιον εἰσορμῶσι πρὸς χαρὰν βορᾶς. Je prie donc le lecteur de bien vouloir noter la correction. Dans la même observation (43 n. 62), il nous échappé que notre suggestion sur *Iliade* 1, 5 se rapproche d’une conjecture inédite d’A. Heubeck publiée par W. Burkert dans P. J. Finglass, C. Collard, N. J. Richardson (edd.), *Hesperos. Studies in Ancient Greek Poetry Presented to M. L. West on his Seventieth Birthday* (Oxford 2007) 59–60.

dépens de leurs lecteurs et de Sophocle, soustraits, est qu'il manque un vers après le vers 167 (W. Dindorf). Ce vers devait aussi mentionner Jocaste et donner ainsi à κείνων le référent qui lui manque. Tout cela, Lloyd-Jones–Wilson le voient, mais ils supposent la perte de deux vers.<sup>1</sup> L'hypothèse de l'omission d'un seul vers suffit ; ce vers a dû avoir à peu près le sens de celui que je forge « *exempli gratia* » et qui contient la ou les causes de son accidentelle omission, *στέργοντας αὐτὸν καὶ δάμαρθ' ὁμόσπορον*.<sup>2</sup> Lachmann<sup>3</sup> attribue à Créon 294 vers ( $6 \times 7 \times 7$ ) répartis en 105 ( $15 \times 7$ ) prises de parole. L'ajout d'un vers à la rhèse détruit la computation de Lachmann, mais il s'agit d'un ajout indispensable. Si le principe lachmannien est juste, il doit y avoir une unité en trop dans les vers attribués à Créon par la tradition ou par l'illustre érudit.<sup>4</sup>

Κρ. ἦδ' ἐστὶν ἡ σφύζουσα καὶ ταύτης ἔπι  
πλέοντες ὀρθῆς τοὺς φίλους ποιούμεθα. 190

Créon vient d'afficher son intention de ne laisser personne perturber l'ordre de la cité : il ne fait aucun cas de celui pour qui il existe plus important que sa propre patrie, *μείζον*<sup>5</sup> ὅστις ἀντὶ τῆς αὐτοῦ πάτρας |

<sup>1</sup> Deux trimètres sont proposés « *exempli gratia* » dans l'apparat critique et chez Lloyd-Jones–Wilson 1990, 122.

<sup>2</sup> J'emprunte à Lloyd-Jones–Wilson l'idée d'utiliser cette épithète (*Oed. rex* 260).

<sup>3</sup> Lachmann 1822, 46 et, pour le détail, 70. Il considère le rôle de Créon comme dévolu au protagoniste, malgré le témoignage d'Eschine (voir Pickard-Cambridge 1996, 188–190) selon lequel il revenait au tritagoniste (cf. Sommerbrodt 1876, 68). Le pionnier (cf. Lachmann 1841, 457–458) n'a jamais cessé d'être convaincu d'avoir découvert avec le chiffre sept et ses multiples un principe de composition et de distribution des parties parlées de la tragédie (principe que Lachmann constate sans pouvoir en expliquer la raison) et, au moins pour Sophocle – auteur présumé de l'élévation du nombre de douze choreutes attesté par une scène célèbre de l'*Agamemnon* d'Eschyle (Wilamowitz 1914b, 175) – et Euripide, des parties chantées par deux demi-chœurs de sept choreutes auxquels s'ajoute le coryphée (Lachmann 1819, 123–137). Il avait même deviné qu'on marcherait dans ses pas sans se référer à lui (voir les travaux particuliers réunis dans Irigoien 2009).

<sup>4</sup> On verra nos observations sur le v. 776.

<sup>5</sup> Leçon de L<sup>ac</sup> K et conjecture de Wakefield, que, en compagnie de Nauck (entre autres), je préfère à *μείζον*' des autres témoins. Jebb a la naïveté de penser que la paraphrase de Démosthène, *De falsa legatione* 248, suggère que l'orateur « lisait » *μείζον*' , comme si Démosthène lisait Sophocle dans un texte muni de signes diacritiques. Je ne crois d'ailleurs pas que sa paraphrase suppose que Démosthène ait entendu *μείζον*'.

φίλον νομίζει (182–183), et il ne considérera pas comme son ami un ennemi de la patrie, οὐτ' ἂν φίλον ποτ' ἄνδρα δυσμενῆ χθονός | θείμην ἑμαυτῷ (187–188), car « c'est la cité qui assure notre conservation et c'est en étant à bord d'une cité bien pilotée que nous nous faisons nos amis ». Griffith trouve que τοὺς φίλους ποιούμεθα « neatly redeploys » φίλον (v. 183, 187). Mais quel rapport entre se faire ses amis et être à bord du vaisseau bien piloté qu'est la cité bien gouvernée ? « It seems to be illogical to speak of one's friends in this context », remarque Ehrenberg.<sup>6</sup> Et le grec dit-il τοὺς φίλους ποιεῖσθαι pour dire « se faire ses amis » ? Le tour φίλους ποιεῖσθαι ne semble attesté qu'au sens de « se concilier l'amitié » de gens qui forment le COD dont φίλους est l'attribut. J'oppose οὐ γὰρ πάσχοντες εὖ ἀλλὰ δρῶντες κτώμεθα τοὺς φίλους chez Thucydide (2, 40, 4).<sup>7</sup> Jebb et Griffith observent à juste titre qu'un passage du « dernier discours » de Périclès chez Thucydide (2, 60, 2) fait écho au passage de Sophocle.<sup>8</sup> Nul ne s'étonnera que rien chez Thucydide ne fasse écho au saugrenu τοὺς φίλους ποιούμεθα. Loin que les occurrences précédentes de φίλον préparent τοὺς φίλους, elles suggèrent une faute par persévérance. La bonne gouvernance garantit, selon Créon, le salut des citoyens comme le bon pilotage d'un vaisseau garantit le bon déroulement de la traversée : ἀεὶ καλὸς πλοῦς ἔσθ', ὅταν φεύγῃς κακά, dit Philoctète (641) ;<sup>9</sup> « una nauis est iam bonorum omnium, quam quidem nos damus operam ut rectam teneamus, utinam prospero cursu ! », écrit Cicéron à son frère (*Fam.* 12, 25, 5). On voit où je veux en venir : Sophocle a dû écrire ταύτης ἔπι πλέοντες ὀρθῆς

<sup>6</sup> Ehrenberg 1954, 147. Bruhn 1913 cite avec à-propos Démocrite fr. 252 Diels, πόλις γὰρ εὖ ἀγομένη μεγίστη ὀρθωσίς ἐστι, καὶ ἐν τούτῳ πάντα ἔνι, καὶ τούτου σφζομένου πάντα σφίζεται καὶ τούτου διαφθειρομένου τὰ πάντα διαφθείρεται.

<sup>7</sup> L'explication de Wex 1829, « eos amicos, quos quisque sibi conciliare studet, quibus carere non potest in gubernanda republica », ne résout pas le problème. Reinhardt 1933, 81 explique τοὺς φίλους ποιούμεθα par τοὺς φίλους κτώμεθα, sans référence explicite à Thucydide, et rapporte aussi cette « amitié » à l'« Anhängerschaft », « das Band politisch Gleichgesinnter » (p. 90).

<sup>8</sup> Loin que Thucydide s'inspire de Sophocle (ce qui, du reste, n'est pas impossible), Sophocle et Thucydide s'inspirent peut-être chacun de son côté d'un propos déjà tenu par Périclès avant la composition de l'*Antigone*.

<sup>9</sup> Dans *Phil.* 1450–1451, ὄδ' ἐπέιγει γὰρ καιρὸς καὶ πλοῦς κατὰ πρύμνην (ainsi Schein 2013 d'après Burges et Hermann ; texte transmis καιρὸς καὶ πλοῦς ὄδ' ἐπέιγει γὰρ κατὰ πρύμναν), il faut, je crois, lire non πλοῦς mais πνοῦς, mot rarissime (attesté maintenant chez Posidippe 72, 1 Austin–Bastianini), certes, mais dont Thucydide 2, 97, 1, ἦν αἰεὶ κατὰ πρύμναν ἰσθῆται τὸ πνεῦμα, prouve la justesse.

πλοῦς καλοὺς ποιούμεθα – ou peut-être πλοῦν καλὸν.<sup>10</sup> Le mérite de cette belle émendation revient à Siegfried Mekler,<sup>11</sup> et il est proportionnel à l'inadvertance des commentateurs et éditeurs, excepté Nauck,<sup>12</sup> qui recommanda cette correction ensuite négligée. Sophocle paraît employer le pluriel πλοῖ (*Phil.* 304, οὐκ ἐνθάδ' οἱ πλοῖ τοῖσι σώφροσιν βροτῶν),<sup>13</sup> et l'expression πλοῦν ποιεῖσθαι traverse toute la grécité depuis Thucydide (4, 3, 1). La correction a aussi l'intérêt de mettre en exergue l'arrogance de Créon : comme il l'apprendra, un bon pilotage ne suffit pas à garantir une bonne traversée. Il faut la faveur divine, suspendue au respect des dieux : δὸς γενέσθαι πλοῦν νεῶν ἀπήμονα, demande à Artémis le fils de Pélée qui lui offre un sacrifice (Euripide, *Iph. Aul.* 1575) ;<sup>14</sup> « utinam prospero cursu ! », prie Cicéron. Or l'importance du respect du sacré et du divin pour le bon exercice du pouvoir, si solidement conceptualisé et efficacement exercé ce pouvoir soit-il, est un des thèmes fondamentaux de la pièce : la correction que je défends rétablit une illustration de ce thème. Démosthène (*De falsa leg.* 247) cite les vers 175–190 et son texte porte aussi τοὺς φίλους, mais il n'est pas interdit de penser que le texte de Sophocle cité par Démosthène a été revu d'après le texte courant de l'*Antigone*. Ainsi, στείχουσαν ἄστοις (186) est la leçon de la tradition manuscrite de Démosthène et de la tradition de Sophocle, mais la paraphrase de Démosthène dit στείχουσαν ὁμοῦ, ce qui suggéra à Dobree que Démosthène lisait ἄσσον. On lit τοὺς λόγους ποιούμεθα chez Stobée (3, 39, 16), qui cite les v. 187–191 : c'est une faute par anticipation du vers 389 des *Phéniciennes* d'Euripide, dont est tirée la citation qui suit.

<sup>10</sup> Opposer *Ajax* 1081–1083, ὅπου δ' ὑβρίζειν δρᾶν θ' ἂ βούλεται παρῆ, | ταύτην νόμιζε τὴν πόλιν χρόνῳ ποτέ | ἐξ οὐρίων δραμοῦσαν εἰς βυθὸν πεσεῖν (voir Finglass 2011, 443–444 ; le répertoire de Radtke 1867, 12 omet *Ant.* 189–190 !).

<sup>11</sup> Mekler 1885, LXIII : « τοὺς φίλους ποιούμεθα, quibus uerbis imaginis uim non posse non infringi Gomperzius monet, dubium insuper est an post οὐτ' ἂν φίλον ποτ' ἄνδρα δυσμενῆ χθονὸς θεῖμην ἐμαντῶ circum quem dicunt uitiosum efficiant : licet incerta sit correctio, πλοῦς καλοὺς ποιούμεθα ad traditam scripturam proxime accedit ». L'objection de la circularité de l'argumentation est intéressante.

<sup>12</sup> Nauck 1886, 159 : « τοὺς φίλους ist schwerlich statthaft ».

<sup>13</sup> Dawe supprime, d'après une idée de Bergk, le vers apparemment superfétatoire. On rapproche Xénophon, *An.* 5, 7, 7, λέγεται, ὅταν βορρᾶς πνέη, ὡς καλοὶ πλοῖ εἰσιν εἰς τὴν Ἑλλάδα.

<sup>14</sup> Voir aussi Pind. *Ol.* 6, 103–105 et Hutchinson 2001, 424 ; Soph. *Phil.* 779–781.

Κρ.    τοῦτον πόλει τῆδ' ἐκκεκήρυκται τάφω                    203  
          μήτε κτερίζειν μήτε κωκῦσαί τινα...

203 ἐκκεκήρυκται τάφω Musgrave : ἐκκεκηρῦχθαι τάφω codd. :  
 ἐκκεκηρῦχθαι λέγω Nauck.

Des deux émendations mentionnées, Jebb, Dawe 1979, Lloyd-Jones–Wilson et Griffith ont choisi la mauvaise, car κτερίζειν frappe d'inanité<sup>15</sup> l'étrange contre-rejet τάφω, très gauchement extrait du syntagme μήτε κτερίζειν. Il s'agit en fait d'une glose insérée qu'inspirèrent les v. 27–28, ἀστοῖσί φασιν ἐκκεκηρῦχθαι τὸ μῆ | τάφω καλύψαι μηδὲ κωκῦσαί τινα. C'est une chance que l'infinitif ἐκκεκηρῦχθαι ait survécu dans la tradition ; il appelle naturellement λέγω, qu'il faudrait restituer même si Nauck 1886 ne s'était pas avisé de la parodie de Carnéade citée d'après Favorinus par Diogène Laërce, 4, 64 p. 341 Dorandi, τοῦτον σχολῆς τῆσδ' ἐκκεκηρῦχθαι λέγω. Cette parodie administre la preuve que la vraie leçon est ἐκκεκηρῦχθαι λέγω chez Sophocle.

Κρ.    τοιόνδ' ἐμὸν φρόνημα, κοῦποτ' ἔκ γ' ἐμοῦ  
          τιμῆ προέξουσ' οἱ κακοὶ τῶν ἐνδίκων.                    208

208 τιμῆ Linwood : τιμῆν codd. | προέξουσ'] προσ- KRZf.

Le datif « de point de vue » τιμῆ semble un progrès si on lit προέξουσ',<sup>16</sup> mais le texte comporte encore une difficulté sérieuse, car ce que Créon refuse, c'est non d'accorder aux méchants des honneurs supérieurs à ceux qu'ils donneraient aux bons mais de leur accorder les mêmes honneurs qu'aux bons : comparer 516, εἴ τοί σφε τιμᾶς ἐξ ἴσου τῶ

<sup>15</sup> Le verbe n'équivaut plus qu'à θάπτειν (cf. par ex. Hermias, *In Platonis Phaedrum scholia* p. 163, 25 Lucarini–Moscherini, κτερίσαι γὰρ τὸ θάψαι, et voir Debrunner 1922, 110). Il n'est jamais suivi d'un complément de moyen ! Le sens primitif était beaucoup plus large, puisqu'il s'agissait de rendre au mort ce qui avait appartenu au vivant : voir Bruck 1926, 75–94. Bruck, 77–86 rattache à la même famille κτέρας et κτάομαι (voir là-contre Latte 1968, 325, en raison de la différence de vocalisme ; Pott 1867, 486 admet la parenté de κτέανον et de κτέρας et évoque les difficultés liées au vocalisme). « No etymology » déclare Beekes 2010 au mot κτέρας.

<sup>16</sup> Toutefois ἔκ γ' ἐμοῦ semble meilleur avec τιμῆν (προ)έξουσ' : rapprocher 209–210, θανάων | καὶ ζῶν ὁμοίως ἔκ γ' ἐμοῦ τιμήσεται.

δυσσεβεῖ ;<sup>17</sup> 520, ἀλλ' οὐχ ὁ χρηστὸς τῷ κακῷ λαχεῖν ἴσος.<sup>18</sup> On se demande comment, en admettant qu'il le voulût, Créon pourrait, en lui accordant la sépulture, conférer à Polynice qui en est privé des honneurs supérieurs à ceux qu'il est censé octroyer à Étéocle en le pourvoyant d'une sépulture.<sup>19</sup> Hermann 1830, à qui la difficulté n'a pas échappé et qui vitupère l'hiatus προέ-,<sup>20</sup> se contente d'adopter la variante τιμὴν προσέξουσ' sans dire comment il interprète le passage. Wunder 1846 croit savoir que Hermann entendait τιμὴν προσέξουσ' ἐκ τῶν ἐνδίκων, ce qui semble absurde, et il lui reproche l'explication qu'il lui attribue. Hermann n'a guère pu entendre le passage comme le dit Wunder ; il

<sup>17</sup> Brown 1991, 330–331 défend la variante δυσμενεῖ, que Lloyd-Jones–Wilson ne mentionnent pas.

<sup>18</sup> Je discuterai ce passage dans le prochain jeu de ces « Petits riens sophocléens ».

<sup>19</sup> Voir Willink 2010, 683–689. Il corrige les v. 24–25 afin que n'apparaisse pas comme un fait advenu – ce qui est en contradiction flagrante et inescamotable avec les v. 196–197 – la collation des honneurs funèbres à Étéocle. Nauck 1852, 238 avait déjà évoqué le problème et suscité de la part d'Ullrich 1853, 51–58 une réponse plus convaincue que convaincante. Ullrich a toutefois raison de nier la possibilité de mettre sur le compte d'une rumeur fausse (ὡς λέγουσι) l'accomplissement du rite funèbre au bénéfice d'Étéocle. Willink veut lire Ἐτεοκλέα μὲν, ὡς λέγουσι, σὺν δίκη κρίνας (χρησθεῖς mss.) δικαιοῖ (δικαία mss.) καὶ νόμῳ κατὰ χθονὸς κρύψαι σφε (ἔκρυψε mss.) τοῖς ἔνερθεν ἔντιμον θεοῖς (νεκροῖς mss., corr. Brunck d'après 1070, τῶν κάτωθεν ἐνθάδ' αὖ θεῶν). Le style est affreusement embarrassé. Le vers 24 contient au moins deux anomalies, χρησθεῖς (pour χρησάμενος ? ; défendu par Allan 2006, 121–123) et (σὺν δίκη) δικαία (« iusto iure » Tite-Live 21, 3, 4 ; grec tardif et byzantin δικαία δίκη « la juste peine »), qui suggèrent que Wunder 1846 peut avoir raison de reconnaître une interpolation et donc que toute correction du v. 24 risque d'équivaloir à un cautère sur une jambe de bois. Je tente σὺν δίκη | ἔθηκε τοῖς ἔνερθεν ἔντιμον θεοῖς. En faisant connaître (ὡς λέγουσι et v. 32–34) son intention de mettre Étéocle en terre, Créon lui ouvre le droit d'être τοῖς ἔνερθεν ἔντιμος θεοῖς. L'aoïste exprime une anticipation semblable à celle de προτίσας ἔχει (v. 22). Croquant que ἔθηκε implique que le rite a déjà été accompli, un diorthote aura cru bon d'exprimer clairement cette idée : de là ἔκρυψε, qui n'est pas le verbe le plus approprié à Ἐτεοκλέα (COD) ἔντιμον (attribut du COD), et la supplétion du v. 24, effectuée « crassa Minerua » (en admettant que l'interpolation ne soit pas elle-même altérée).

<sup>20</sup> Wunder oppose αὐτοέντην (*El.* 272, cf. *Oed. rex* 107) à la remarque de Hermann (« hiatum etiam in media uoce uitant tragici », Hermann 1830, 331). Jebb ajoute προεῖπας (*Oed. rex.* 351), qui est une correction de Reiske pour προσεῖπας. Hermann l'accepte, et pour cause : l'hiatus y est différent. On dira que προέξουσ' peut être excusé par l'impossibilité de la crase due à l'esprit rude (opposer *Ant.* 80, προῦχοι' ; voir Kühner–Blass 1890, 222). L'hiatus demeure ; s'y ajoute la difficulté de sens.

joignait peut-être τῶν ἐνδίκων à τιμῆν, « les méchants (n’obtiendront pas) de moi les honneurs des bons » – mais προσέξουσ’ ne peut avoir le sens que requiert cette interprétation. Wunder tente de neutraliser la difficulté vue par Hermann au moyen d’un raisonnement captieux.<sup>21</sup> Le vers 520 réfuterait, s’il était besoin, l’argument voisin et non moins captieux de Jebb selon lequel le même honneur est plus grand conféré à un ennemi de la patrie qu’à un patriote. La vérité est que ni προσέξουσ’ ni προσέξουσ’, corruption de προέξουσ’, ne conviennent. La correction la plus obvie est (τιμῆν) καθέξουσ’ (cf. par exemple 502–503, καίτοι πόθεν κλέος γ’ ἂν εὐκλεέστερον | κατέσχον...). J’explique le changement du préverbe par la mécompréhension du génitif τῶν ἐνδίκων, que pro-permettait au diorthote de comprendre à sa façon.

Kp. εὖ γε στοχάζη κάποφάργνυσαι κύκλω 241  
τὸ πρᾶγμα. δηλοῖς δ’ ὥς τι σημαίνων νέον.

241 εὖ γε στοχάζη] τί φρομιάζη; Aristt. *Rhet.* 1415b, quod re uera ad locum Sophocleum uix pertinere docuit Kassel 1976, 184–185.

Le garde prend ses sûretés : il affirme n’avoir pas commis l’infraction et n’avoir pas été témoin de sa commission. « Well, you are certainly doing a good job of figuring <me> out and getting your defences up around this whole matter » dit Griffith, marchant sur les pas de Jebb, « you take your aim well ». Même si l’on admet la supplétion arrangeante du COD, on partagera l’objection de Seyffert 1865 : « quid sit illud *bene collineas* aut quomodo cum iis, quae sequuntur, quae nihil dissimulationis habent, re cohaereat uix ac ne uix quidem intellegi potest ». Toute la question est, à mon avis, de savoir si στοχάζη peut exprimer l’idée que Wilamowitz<sup>22</sup> rend ainsi, « du stellst deine Netze gut und umwallest rings die Sache », en en appelant au témoignage capital d’une section de Pollux relative aux filets de chasse : καλεῖται

<sup>21</sup> « Fingit autem habere aliquid praecipui uiros improbos, si non solum scelerum suorum poenas non expendant, sed adeo eundem quem boni honorem consequantur ».

<sup>22</sup> Wilamowitz 1962, 456–457. Voir déjà Schneidewin 1852, 56. Nauck 1886 a nui à la bonne intelligence du passage en éliminant, dans ses révisions du Sophocle de Schneidewin, l’explication de ce dernier au profit de la pseudo-variante aristotélicienne. Brown 1991, 329–330 défendrait la conjecture de F. Jacobs στεγάζη « you are covering yourself » s’il ne préférerait admettre une interpolation. Je rejette les deux suppositions.

τῶν ἀρκύων ἢ στίχη στοῖχος καὶ στόχος καὶ στοχὰς καὶ στοχασμὸς καὶ στοιχισμὸς (5, 36). Wilamowitz appelle « Verwechselung » la substitution prétendue, chez Aristote,<sup>23</sup> de τί φροimiάζη; à εὖ γε στοχάζη. Wilamowitz procède lui-même à une « Verwechselung », car le texte de Pollux (I, 271, 2–4 Bethe) porte non καλεῖται τῶν ἀρκύων ἢ στίχη mais καλεῖται δ' αὐτῶν ἢ στάσις, où αὐτῶν renvoie aux filets. Que veut donc dire ἢ στίχη ? S'agit-il d'un *lapsus calami*, d'un « sphalma typhotetarum »? Wilamowitz avait-il conjecturé ἢ στάλιξ ou ἢ σχαλῖς ?<sup>24</sup> En tout cas, la pose de piquets de bois rangés στοιχηδόν ou στιχηδόν et destinés à soutenir les filets de chasse est bien connue.<sup>25</sup> Le στοχάζομαι de Sophocle serait à peu près l'équivalent du στοιχίζω de Xénophon (*Cyn.* 6, 8), « disposer en rang les piquets de bois destinés à soutenir les filets » et par extension « disposer les filets », « indagine cingo » comme traduit le *TGL*. Il paraît inutile de recourir à une forme στιχίζη (conjecture citée par Jebb et Lloyd-Jones–Wilson et que Pearson 1924 mit dans le texte), « tu disposes en rangée », présente dans la *Septante* (*Ez.* 42, 3, ἐστιχισμέναι ἀντιπρόσωποι στοαὶ τρισσαί).<sup>26</sup> Il est en effet beaucoup plus plausible d'admettre deux sens du verbe στοχάζομαι, comme on admet deux sens du substantif στοχασμὸς, « conjecture » et « fixation de filets de chasse sur des piquets ». On pourrait être tenté de rapporter στοιχίζω et στοχάζομαι à une origine commune, celle de

<sup>23</sup> *Lapsus memoriae* d'Aristote selon Griffith, qui cite Euripide, *Iph. Taur.* 1162, τί φροimiάζη νεοχμῖν; ἐξάδρα σαφῶς. « Clearly an interpolation in Aristotle's text », prononce Brown 1991, 329. Kassel 1976, 184–185 donne une explication plus subtile, dont il ressort que τί φροimiάζη; n'a rien à voir avec l'*Antigone* et ne devrait plus être citée comme variante du texte des mss. de cette pièce.

<sup>24</sup> Voir Pollux 5, 31, στάλικες δὲ καὶ σχαλίδες καὶ σχαλιδώματα ξύλα ὀρθά, ἐξ ἄκρου διττά, ιστάμενα μὲν κατὰ τῆς γῆς, τοῖς δὲ δίκροισ ἀνέχοντα τοὺς τῶν δικτύων βρόχους τε καὶ περιδρόμους; Xénophon, *Cyn.* 6, 7 et 9; E. Pottier *DAGR* IV, 851. Cet aspect est omis dans l'exposé de West 1979, 108.

<sup>25</sup> La note de Bethe indique les textes pertinents.

<sup>26</sup> West 1979, 107–108 allègue, en faveur du texte et de l'interprétation ici défendus, Eschyle, *Ag.* 1382–1383, ἄπειρον ἀμφίβληστρον, ὥσπερ ἰχθύων, | περιστοιχίζω, πλοῦτον εἵματος κακόν, οὐ περιστοιχίζω, impeccablement formé, est sa correction des variantes περιστιχίζω (lu par Fraenkel 1950) et περιστοιχίζω (non métrique). Voir aussi West 1990, 218–219. On pourrait lire chez Sophocle στοχίζη, mais West a raison de dire que la leçon στοχάζη, sous cette forme et dans le sens requis, se défend très bien. Il est toutefois une difficulté que West ne voit pas : comment, chez Eschyle, concilier avec un filet à attraper les poissons les piquets du filet de chasse terrestre que paraît impliquer περιστοιχίζω ? On dira que la notion de piquets est ici neutralisée. West 1998 lui-même cite la conjecture intelligente περιστολίζω (Needham).

στείχω, στίξ ; le latin *collineo* (cf. français « ligne de mire ») montre qu'un verbe dérivé d'un mot qui signifie « ligne » (cf. στίξ, στιχηδόν / στοιχηδόν) peut signifier « viser », στοχάζομαι. Mais cette tentation se heurte à « die Unvereinbarkeit des Vokales », comme le remarque Pott,<sup>27</sup> entre στείχω, στίξ, στοιχηδόν, d'un côté, et, de l'autre, στόχος, « alles Aufgerichtete, Aufgestellte, gew. das aufgestellte Ziel 2. übertr. das Zielen, Vermuthen, Muthmassen ». Le mot στόχος (« pilier », inscription attique de 307–306 av. J.-C.,<sup>28</sup> « piquet »<sup>29</sup>) explique l'équivalence approchée de στοχάζομαι et de στοιχίζω, puisque la rangée (στοῖχος) qui soutient les filets est formée de piquets. Une confusion des deux familles de mots était pratiquement inévitable. Au sens de « viser », στοχάζομαι n'apparaît pas avant Hippocrate et, dans le sens de « conjecturer », pas avant Platon. Le mot est absent de la poésie. Je crois que le στοχάζη de Sophocle devrait faire son entrée dans les lexiques, les commentaires et ailleurs, pourvu de son vrai sens, indiqué par Pollux, intrinsèquement possible et parfaitement adapté au contexte, « tu installes tes filets », « bene rem tuam indagine cingis et circumsaepis ».<sup>30</sup> Je finis par où j'aurais commencé si je n'avais voulu éviter de donner à croire que l'interprétation du passage de Sophocle dépend de cette considération. Sophocle paraît combiner deux métaphores eschyléennes qui ornent la rhèse de Clytemnestre, *Ag.* 1375–1376, πημονῆς ἀρκύστατ' ἄν | φάρξειεν ὕψος κρεῖσσον ἐκπηδήματος, et, passage qu'on vient de discuter, 1382–1383, ἄπειρον ἀμφίβληστρον, ὡσπερ ἰχθύων, | περιστοχίζω.

Φυ. ὅπως δ' ὁ πρῶτος ἡμῖν ἡμεροσκόπος 253  
 δείκνυσι, πᾶσι θαῦμα δυσχερὲς παρήν.

La raison d'être principale de cette note est le fait que les commentateurs de Sophocle<sup>31</sup> ne paraissent pas saisir d'une manière suffisamment

<sup>27</sup> Pott 1871, 723.

<sup>28</sup> *IG* II<sup>2</sup> 463 + *Agora* XVI 109.

<sup>29</sup> Voir Harpocraton II 62 (Περιστοχίζεται), κατὰ γὰρ τὰς ἐκδρομὰς τῶν θηρίων ὀρθὰ ξύλα ἰστάσιν, ἃ καλοῦσι στοιχοῦς ἢ στόχους.

<sup>30</sup> Contrairement à mon rendu latin, je ne rapporte τὸ πρᾶγμα (COD) qu'au second verbe. Brown 1991, 330 rapporte τὸ πρᾶγμα aux deux verbes en tant qu'accusatif de relation. C'est l'adoption de la conjecture fautive de Jacobs στεγάζη qui l'amène à cet expédient. Il déclare ensuite les deux métaphores « weak ».

<sup>31</sup> Bradshaw 1962 y compris, bien qu'il explique que le pronom ἡμῖν vise les gardes de nuit, les νυκτοφύλακες ou, comme on dit en grec byzantin, les νυκτοσκόποι. Comme l'*Agamemnon* d'Eschyle, la pièce commencerait donc la nuit

précise le sens de *πρῶτος*. Il convient de distinguer deux moments : (1) le moment où les gardes, qui s'étaient endormis (le locuteur n'ose pas le dire explicitement), ont appris par le truchement du *πρῶτος ἡμεροσκόπος* la commission du crime (l'accomplissement partiel<sup>32</sup> du rite funéraire ou l'accomplissement total d'un succédané symbolique de rite funéraire) ; (2) le moment où les gardes découvrent la coupable qui, pourrait-on croire, s'apprêtait, à la faveur d'une tempête de poussière survenue à midi (415–421),<sup>33</sup> à consommer le crime en terminant le rite funéraire seulement commencé. L'idée communément reçue qu'Antigone, privée du concours d'Ismène, a une première fois accompli l'intégralité d'un rite funéraire extrêmement limité et symbolique amène à se demander pourquoi elle revient auprès de la dépouille de son frère.<sup>34</sup> Selon notre passage, le « premier garde de jour » – ni « le premier, le garde de jour » ni « le garde du premier

---

(le célèbre dialogue initial d'Antigone et d'Ismène serait nocturne, cf. Wilamowitz 1923, 346) et il serait juste de dire que « the span of the play » est « apparently a few hours » (Griffith 1999, 16) si et seulement si l'on prend « a few hours » dans une acception généreuse. L'opinion commune, conforme au canon aristotélicien, est que « the action begins at or about the time of dawn » et que *ἐν νυκτὶ τῇ νῦν* (16) signifie que « the night has barely ended » (Willink 2010, 684–685) ou, autrement dit, possède le sens de « last night », interprétation forcée, note Bradshaw.

<sup>32</sup> Telle est l'opinion de Bradshaw 1962.

<sup>33</sup> Les mots désignant ce en quoi les commentateurs voient une tempête de poussière (*κονιορτός* en langage non poétique) sont *καὶ τότε' ἐξαίφνης χθονός | τυφῶς ἀγείρας σκηπτόν* (417–418). On admet que *σκηπτόν* seul désigne cette « colonne de poussière ». Je soupçonne que *χθονός* (« raising from the ground », Griffith) s'est substitué à *κόνεως*, dissyllabique comme *πόλεως* à la fin du vers 289 ; *κόνεως σκηπτός* signifie littéralement « carreau de poussière ». Pour le génitif, comparer, malgré la différence, *λοιμοῦ σκηπτός* chez Eschyle, *Pers.* 715.

<sup>34</sup> Wecklein 1878, 45 ne s'est pas épargné le ridicule de suggérer qu'Antigone revient parce qu'elle craint que la tempête n'ait dispersé la terre déposée sur la dépouille de son frère. Drachmann 1908, 68–69 ; Wilamowitz fils 1917, 31 et Wilamowitz père 1923, 347–348 admettent que Sophocle a totalement négligé de motiver le retour d'Antigone. Elle se rend compte sur place (v. 423–428) que les gardes ont défait son travail (cf. Ribbeck 1875, 484) ; elle n'était donc pas revenue pour le refaire. Pourquoi est-elle revenue ? Le mystère se dissipe si c'est dans le but d'accomplir d'autres parties du rite. Hélas, quoi que prétende Bradshaw 1962, 208–209, cela semble contredit par le propos du garde v. 247, *κόνιν παλόνας κάφαριστέουσας ἅ χρή*. Drachmann 1908 et 1909 fonde sur, entre autres, le défaut qu'il croit pointer l'hypothèse « analytique » d'un remaniement de la part du poète. Mais ces incohérences n'impliquent pas nécessairement le remaniement : elles peuvent être originelles !

jour »<sup>35</sup> – montre à ses collègues que le corps de Polynice a été l'objet des soins interdits. Chez Hérodote 7, 219, 1, οὔτοι μὲν ἔτι νυκτὸς ἐσήμηναν, τρίτοι δὲ οἱ ἡμεροσκόποι καταδραμόντες ἀπὸ τῶν ἄκρων ἤδη διαφανούσης ἡμέρης, l'adjectif τρίτοι, autrement placé que πρώτος chez Sophocle, a une valeur adverbiale, « dans un troisième temps, dans une troisième étape ». Le jour hellénique est, comme la nuit, normalement réparti en trois « veilles »<sup>36</sup> et, au moment de l'action tragique de l'*Antigone*, les jours ne sont pas courts, car on n'est pas en hiver : le cadavre de Polynice, mort la veille au combat, se décompose rapidement (410–412). L'odeur qui s'en dégage était susceptible d'incommoder les gardes le matin suivant, peu après que, ayant fait part (249–277) à Créon de l'échec de leur mission, ils ont reçu du roi l'ordre de trouver le coupable. Pour éviter l'odeur tout en surveillant le corps, ils se sont placés de manière à recevoir le vent qui souffle des hauteurs des collines (καθήμεθ' ἄκρων ἐκ πάγων ὑπὴνεμοι, 411)<sup>37</sup> vers le flanc de colline où se trouve le corps.<sup>38</sup> Chacun maintient l'autre éveillé (413–414) ; puis survient la fameuse tempête de midi. L'épithète πρώτος marque qu'on est à la première « veille » mais n'indique pas par elle-même qu'on est au petit matin. « Auf das Schlachtfeld (...) ist früher Morgen. Noch schlafen die übrigen, als sie der erste Tageswächter weckt, um ihnen die an der Leiche des Polynices vollzogene Bestattung zu zeigen ».<sup>39</sup> Ribbeck rapporte à notre passage ces vers de l'*Antigone* d'Accius (fr. IV R., III Dangel), « Heus uigiles, properate expergite | pectora tarda sopore, exurgite ! ».<sup>40</sup> L'épithète πρώτος serait-elle une faute pour πρώτος ? Cette épithète marquerait qu'on est dans la première partie de

<sup>35</sup> Les deux explications écartées sont de Schneider 1826.

<sup>36</sup> Renvoyons à l'étude justement célèbre de Dissen 1839. Il discute le problème, laissé de côté par Fries 2014, des cinq veilles nocturnes que suppose [Euripide], *Rhes*. 543 et 562. Voir aussi Mommsen 1883, 13–16; Sethe 1920, 114 et 125–128.

<sup>37</sup> « <Facing down> from the hill-top(s), out of the wind », explique Griffith erronément. Selon Barrett 2007, 468–469, l'adjectif ὑπὴνεμος, auquel s'oppose προσήνεμος, signifie « (to) leeward », « sous le vent », et « you are to leeward of an object when the wind is blowing from it to you ». D'où ἄκρων ἐκ πάγων ὑπὴνεμοι. Dictionnaires (s. v. ὑπὴνεμος) et commentateurs de Sophocle se fourvoient mutuellement.

<sup>38</sup> On verra notre note au vers 1110.

<sup>39</sup> Ribbeck 1875, 484.

<sup>40</sup> Contreposer le νυκτοφύλαξ de l'*Agamemnon* d'Eschyle, 12–17, avec le texte et le commentaire de Wilamowitz 1914b, 193–194 (car les éditeurs et commentateurs, dont en dernier lieu Medda 2017, qui gardent εὐτ' ἄν au v. 12 ruinent non seulement la construction mais également le sens du passage).

la matinée,<sup>41</sup> mais l'expression « technique » ὁ πρῶτος ἡμεροσκόπος (on dit aussi ἡμεροφύλαξ), c'est-à-dire le garde de la première φυλακή diurne, est bien plus plausible.

Κρ. ἀλλὰ ταῦτα καὶ πάλοι πόλεως  
ἄνδρες μόλις φέροντες ἐρρόθουν ἐμοί... 290

Griffith observe l'obscurité de ταῦτα ; selon lui, il apparaît au bout du compte que le mot désigne « his edict, even his rule » et est le régime de φέροντες. Jebb ne dit pas autre chose. Griffith allègue ταῦτα v. 33, qui est parfaitement clair, et τάδε v. 219, qui, en tant que régime de τοῖς ἀπιστοῦσιν, ne saurait guère être, dans la bouche de Créon, obscur. Il faut peut-être envisager de lire τακτὰ, qui exprime clairement le sens attendu. Rapprocher 734, πόλις γὰρ ἡμῖν ἀμὲ χρῆ τάσσειν ἐρεῖ; On a plus d'une fois été amené à soupçonner que cette erreur affectait nos textes. Madvig suggère la même correction, au sens, précise-t-il, de « ad constitutam mensuram », chez Platon, *Politeia* 543c, μισθὸν τῆς φυλακῆς δεχομένου εἰς ἐνιαυτὸν τὴν εἰς ταῦτα τροφήν παρὰ τῶν ἄλλων. Pourtant ταῦτα (« uictum ad custodiae officia exsequenda necessarium », F. Ast<sup>42</sup>) semble plutôt moins obscur dans ce passage que dans celui de Sophocle. Comparer Pseudo-Phocylide 224, δούλω τακτὰ νέμοις, ἴνα τοι καταθύμιος εἴη, « assigne à ton esclave la charge fixée de travail (et pas plus) ». Fraenkel<sup>43</sup> a raison de considérer comme gâté ταῦτα chez Eschyle, *Ag.* 551–553, εὖ γὰρ πέπρακται. ταῦτα δ' ἐν πολλῷ χρόνῳ | τὰ μὲν τις ἄν λέξειεν εὐπετῶς ἔχειν, | τὰ δ' αὖτε κἀπίμομφα. Νί πολλά νί πάντα νί ταῦτὰ<sup>44</sup> ne conviennent ; il faut plutôt, ce semble, un participe substantivé : serait-ce τακτὰ, « ce qui circonscrit notre destin au long

<sup>41</sup> Pour la portion du jour visée, voir Dissen 1839, 143. Rapprocher *Il.* 8, 530 = 18, 277 = 18, 303, πρῶτ' ὁ ὑπηοῖοι σὺν τεύχεσι θωρηθέντες. L'hypothèse de Pott 1859, 558 (πρῶτ' > πρὸ ἡοῖ, « 'in früher Morgenstunde' (primo mane), und erst übertragen überhaupt : 'frühzeitig' » ; comparer *Oed. Col.* 477, πρὸς πρῶτην ἔω) est isolée. « Griech. πρῶτ' 'frühe', vermutlich identisch mit ahd *fruo* 'frühe' » (Brugmann 1911, 708). – Rappelons (Liberman 2020, 173) qu'une erreur courante, consistant à ne pas reconnaître πρῶτος sous πρῶτος, compromet l'intelligence de Sophocle, *Oed. Col.* 144–145.

<sup>42</sup> Ficini, il est vrai, ne traduit pas εἰς ταῦτα et Bernhardt rapportait à tort ταῦτα à μισθὸν (remarque de C. E. C. Schneider).

<sup>43</sup> Voir Fraenkel 1950, II, 278. West 1998 et Medda 2017 acceptent ταῦτα.

<sup>44</sup> Je me limite aux conjectures citées par West 1998. Ahrens 1860, 540–541 critique à juste titre les deux dernières mais son εὖ γὰρ πέπρακται ταῦτὰ γ'. ἐν πολλῷ χρόνῳ ne paraît pas heureux.

cours » ? Comparer 1025–1027, εἰ δὲ μὴ τεταγμένα | μοῖρα μοῖραν ἐκ θεῶν | εἴργε μὴ πλέον φέρειν, « si le lot circonscrit des dieux n’empêchait le lot des mortels de recevoir d’eux davantage » (explication de H. L. Ahrens<sup>45</sup>). La séquence τὰ μὲν... τὰ δέ constitue une apposition partitive, le tout subdivisé (τακτά) étant idiomatiquement exprimé non au génitif mais au même cas que ses parties.<sup>46</sup>

Κρ. οἴμ’ ὡς λάλημα δῆλον ἐκπεφυκὸς εἶ. 320  
 Φυ. οὐκουν τό γ’ ἔργον τοῦτο ποιήσας ποτέ.

320 λάλημα] ἄλημα legisse aut intellexisse uidetur Σ || 321 τό γ’  
 Reiske : τόδ’ codd.

« Oh, how you were born (to be) an obvious chatterbox! », entend Griffith. La note de Jebb est très vague. Contrairement à Griffith, il ne relève pas que le genre de λάλημα<sup>47</sup> a exercé une attraction sur celui du participe ;<sup>48</sup> elle permet au tétrasyllabe ditrochaïque d’occuper la place qui est la sienne dans le vers et qui excluait d’emblée ἐκπεφυκός. Mais « obvious » n’est pas une épithète bien plausible de λάλημα et l’on comprend qu’on ait suggéré d’autres adjectifs, plus ou moins heureux (par exemple δεινὸν Burges ; ἀλγεινὸν Lloyd-Jones–Wilson) mais dans tous les cas fourvoyés. Lloyd-Jones–Wilson<sup>49</sup> se sont prononcés en faveur d’une incise extrêmement artificielle et peu adaptée à l’exclamation : οἴμ’ ὡς λάλημα, δῆλον, ἐκπεφυκὸς εἶ. La vérité, toute simple, est qu’on a là un cas de construction personnelle de δῆλος : δῆλον εἶ ἐκπεφυκός

<sup>45</sup> Ahrens 1860, 606–607 suivi par Wilamowitz 1885. C’est la seule interprétation qui satisfasse à toutes les exigences du contexte. Fraenkel 1950, II, 463–464 entend autrement et Medda 2017, 128–130 encore autrement le passage énigmatique.

<sup>46</sup> Voir Jebb à *Ant.* 21–22. Je tiens pour fourvoyée la correction de Henry 2005, 110 ἀμερᾶν chez Pindare, *Nem.* 10, 55–56, μεταμειβόμενοι δ’ ἐναλλάξ ἀμέραν τὰν μὲν παρὰ πατρί φίλω | Δὶ νέμονται, τὰν δ’ ὑπὸ κεύθει γαίας ἐν γυάλοις Θεράπνας. Un passage que cite Henry montre qu’il a tort, *Ag.* 445–447, στένουσι δ’ εἴ λέγοντες ἄνδρα τὸν μὲν ὡς μάχας ἴδρις (il faut ἴδριν !), | τὸν δ’ ἐν φοναῖς καλῶς πεσόντ’.

<sup>47</sup> Sur « the application to persons of verbal nouns in -μα », voir Bruhn 1899, 139 § 236 ; Barrett 2007, 352 ; Collard 2018, 131.

<sup>48</sup> Voir Krüger–Cooper 1998, 1023 (1. 63. 6. 1 A ; ne mentionne pas notre passage). Selon Heindorf 1810, 637, à Platon, *Protagoras* 359 d, ἐπειδὴ τὸ ἦττω εἶναι ἕαυτοῦ ἠυρέθη ἀμαθία οὔσα, « frequenti nec tamen constanti sermonis usu participium hoc praegresso proxime nomini accommodari solet ».

<sup>49</sup> Lloyd-Jones–Wilson 1990, 123.

λάλημα, « il est évident que tu es né moulin à paroles », comme on a δῆλος δὲ καὶ νῦν ἐστὶν ἀλγεινῶς φέρων (*Phil.* 1011). Il faut entendre le v. 321 ainsi : « il est du moins évident que je ne suis pas le coupable », οὐκουν... ποιήσας <δῆλός εἰμι>. Les vers 320–321 méritent une place de choix dans une grammaire idéale à plus d’un titre, d’abord à celui de l’attraction générique (λάλημα ἐκπεφυκὸς δῆλον εἶ pour λάλημα ἐκπεφυκὸς δῆλος εἶ), dont c’est un exemple non moins remarquable qu’incontestable.

...  
 ὑπίπολις· ἄπολις ὅτω τὸ μὴ καλὸν ζύνεστι τόλμας χάριν. 370–371  
 μήτ’ ἐμοὶ παρέστιος γένοιτο μήτ’ ἴσον φρονῶν ὃς τάδ’  
 [ἔρδοι. 372–375

370 de uocis ὑπίπολις uero significatu, uide sis Sommer 1948, 174 ||  
 375 ἔρδοι Λ, rec. Lloyd-Jones–Wilson : ἔρδει cett., rec. Griffith.

Antistrophe du second couple strophe / antistrophe du premier « stasimon ». Mentionnons l’hypothèse oubliée mais suggestive de Kaibel<sup>50</sup> selon laquelle les v. 370–371 visent Thucydide fils de Mélésias, dont l’ostracisme (442 d’après Kaibel)<sup>51</sup> est censé avoir précédé de peu la première représentation de l’*Antigone*. La suite met en œuvre le *topos* « puisse celui qui se conduit mal ne jamais avoir l’occasion de me porter malheur en partageant avec moi foyer, navire, sacrifice et c. ». <sup>52</sup> Je trouve à redire à la mise sur un pied d’égalité de « partager le foyer » et de « partager la même opinion » : celui qui se conduit mal porte malheur

<sup>50</sup> Kaibel 1897, 27. Je reproduis sa « colométrie », que j’interprète comme suit (comparer Wilamowitz 1921, 516). Premier vers : trois mètres trochaïques en synaphie syllabique avec deux crétiques apparents (deux mètres trochaïques « syncopés »). Second vers : trois mètres trochaïques en synaphie syllabique avec un crétique apparent (un mètre trochaïque syncopé), un mètre trochaïque. En somme, 2 × 5 mètres trochaïques. Noter le « pendant ending » du dernier vers de la strophe / antistrophe et le contraste avec le « blunt ending » du premier vers. C’est limpide. Que l’on compare chez Griffith (184) la colométrie et l’analyse des vers d’après le système de notation et d’interprétation qui s’est imposé aujourd’hui.

<sup>51</sup> C’est non 442, datation de G. Busolt, mais 443 selon la démonstration de Carcopino 1935, 168–177. À en croire S. Brenne chez Siewert 2002, 70, cette date de 443, généralement acceptée, est douteuse ; il tendrait (93–94) à accepter une date postérieure de quelques années.

<sup>52</sup> Voir Kiessling–Heinze 1917 à Horace, *Carm.* 3, 2, 27–29 et Hopkinson 1984, 171–172 à Callimaque, *In Cererem* 116–117.

si l'on est dans le même bateau que lui, non si – hypothèse d'ailleurs problématique, puisque, contrairement à celui que l'on condamne, on ne se conduit pas mal – on pense la même chose que lui. Griffith tente de tirer ἴσον φρονῶν, dont Nauck 1886 critique l'« Undeutlichkeit », du côté de « political association » (et donc de la communauté d'hétairie ?). Heidegger<sup>53</sup> constate aussi l'ambiguïté du passage et suppose l'affirmation par le chœur de l'existence d'un savoir autre, « ein dichtendes Wesen », contreposé au savoir de l'individu exclu. Il actionne les moteurs de sa philosophie pour remplir de sens le φρονεῖν d'un texte transmis en réalité problématique. Schneidewin 1852 compare, entre autres, Euripide fr. 852, 3–5 Kannicht, ὅστις δὲ τὸν φύσαντα μὴ τιμᾶν θέλη, | μὴ μοι γένοιτο μῆτε συνθύτης θεοῖς | μῆτ' ἐν θαλάσῃ κοινόπλουον στέλλοι σκάφος. Ce passage permet deux suggestions : μῆτε συμπλέων<sup>54</sup> ou μῆτε συνθύων.<sup>55</sup> Cette dernière alternative n'est pas moins plausible que sa concurrente : rapprocher *Trach.* 655–659, μὴ σταίη πολύκωπον ὄχημα ναὸς αὐτῶ, πρὶν τάνδε πρὸς πόλιν ἀνύσειε, νασιῶτιν ἐστίαν ἀμείψας, ἔνθα κλήζεται θυτήρ. L'influence du mot ἀμφίνοω (376) et éventuellement une mécoupure (μῆτ-εσυν-) pourraient être à l'origine de la faute. Je subodore que si Sophocle écrit παρέστιος et non ξυνέστιος, c'est parce qu'il avait employé un composé en συν- là où la tradition est fautive : il avait très naturellement opté pour la « uariatio » des préfixes.<sup>56</sup>

Φυ. ἐπεὶ  
σχολῆ ποθ' ἦξιν δεῦρ' ἄν ἐξηγῶν ἐγὼ 390

---

390 ποθ' ] γ' ἄν t, puto ex *Oed. rege* 434. Probavit, non coniecit (dico propter Lloyd-Jones–Wilson) Erfurdt 1809, sed confer Plat. *Soph.* 233 b, 241 e ; *Politicum* 295 b. Pertinet autem illud σχολῆ ποτέ ad sermonem cotidianum (uide Collard 2018, 141).

<sup>53</sup> Heidegger 1993, 137–138 et plus largement 137–152.

<sup>54</sup> Voir Euripide, *El.* 1354–1355, οὕτως ἀδικεῖν μηδεὶς θελέτω | μηδ' ἐπιόρκων μέτα συμπλείτω et Sophocle, *Phil.* 1032–1033, πῶς θεοῖς ἔξεσθ', ὁμοῦ (v. l. ἐμοῦ, Schein 2013, à tort) | πλεύσαντος, αἴθειν ἱερά; πῶς σπένδειν ἔτι; – Conjecture anticipée par Schmidt 1886, 496.

<sup>55</sup> Van Herwerden 1887, 61 conteste le texte transmis et son συνθύτης anticipe ma correction.

<sup>56</sup> Wilamowitz 1914, XXX réemploie pour stigmatiser le mauvais goût d'un adversaire non nommé (F. Blass) la séquence μῆτ' ἐμοὶ παρέστιος γένοιτο μῆτ' ἴσον φρονῶν en substituant involontairement, je présume, ξυνέστιος à παρέστιος.

« Car je croyais que je ne me retrouverais au grand jamais ici ». <sup>57</sup> Telle est l'interprétation que je défends. Griffith réhabilite l'infinitif futur avec ἄν, dont ce serait le seul exemple chez Sophocle. Raeder <sup>58</sup> suggère que Sophocle recourt ici à cet usage « plebeisch » pour faire ressortir l'aspect correspondant du garde. Dans le petit nombre de passages d'auteurs attiques allégués par Griffith se trouvent deux textes de Thucydide (2, 80, 1 et 80, 8) où, au moyen de variantes, <sup>59</sup> l'auteur de la plus récente édition critique de Thucydide, G. B. Alberti, élimine ce en quoi beaucoup de philologues éminents de jadis (C. G. Cobet en première ligne) voyaient une incorrection. Plus d'un Moderne préfèrent, hélas, marcher dans les pas de l'ennemi juré de Cobet, Ludwig Herbst, objet d'un sanglant sarcasme de Wilamowitz et défenseur justement oublié du futur avec ἄν. Collard <sup>60</sup> allègue un passage du *Pirithoüs* attribué à Critias, fr. 7, 12–14 Snell–Kannicht : Εὐρυσθέα γὰρ πᾶς δοκεῖς ἄν, ἄσμενον | εἴ μοι πύθοιτο ταῦτα συμπράξαντά σε, | λέξειν ἄν ὡς ἄκραντος ἤθληται πόνος; Selon lui, cet extrait d'un fragment de tradition directe transmis sur papyrus (P. Oxy. 2078, II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) « would seem to confirm this long-disputed usage for Tragedy », pour lequel il cite le passage de Sophocle et un autre passage contesté, Euripide, *Hel.* 448. Mais la correction infime λέγειν <sup>61</sup>

---

<sup>57</sup> Le verbe ἐξηύχουν signifie non « vowed » (« I could have vowed » Jebb, « I vowed » Moorhouse 1982, 216), mais « croire », « imaginer » : voir Fraenkel 1950, III, 708 à Eschyle, *Ag.* 1497. La traduction de Griffith « I was insisting » semble participer de l'erreur que relève Fraenkel et qui consiste à reconnaître dans le verbe intéressé un « uerbum dicendi ». Notre vers est donc différent d'Eschyle, *Ag.* 933, ἠῦξω θεοῖς δέσας ἄν ὧδ' ἔρξειν (ἔρδειν TF, corr. Headlam) τάδε; « would you in some fearful crisis have vowed that you would do the thing I am now inviting you to do ? » (Fraenkel 1950, II, 422 ; West 1998 et Medda 2017 gardent ἔρδειν, à tort). Une transposition commencée par Hermann et parachevée par Wilamowitz 1914 donne à ἄν une position plus orthodoxe et améliore la facture du vers, δέσας ἄν ἠῦξω θεοῖς<ιν> (mot trochaïque) ὧδ' ἔρξειν τάδε; Mais c'est peut-être corriger Eschyle.

<sup>58</sup> Raeder 1953, 11.

<sup>59</sup> Dans le premier cas, la variante est la leçon des mss. C G : on ne saurait imaginer source plus « autorisée ». Dans le second, ἄν n'est pas dans C et le futur est corrigé par G<sup>2</sup> J<sup>2</sup>. Raeder 1953 ne se risque pas à défendre l'infinitif futur avec ἄν dans ces deux passages.

<sup>60</sup> Collard 2018, 170–171.

<sup>61</sup> L' « editio princeps » d'A. S. Hunt (1927) publie le futur transmis sans le révoquer en doute ; λέγειν est une correction de Housman 1972, 1147, qu'imprime, sans autre indication, Page 1942, 124 (voir Boschi 2021, 161, qui approuve l'intervention). Snell–Kannicht 1985 ne la mentionnent pas, se contentant de renvoyer à une note de Kannicht 1969, 134 qui affirme mais ne prouve pas la légitimité de l'usage contesté.

suffit à rendre caduc le témoignage du *Pirithoüs* ! Moorhouse<sup>62</sup> refuse de construire ἄν avec ἐξηύχουν au motif que « the references to oaths in 388 and 394 oblige us to take ἐξηύχουν as an unmodified indic. Compare too the guard's earlier remark in 329, that he would not be seen returning ». Mais Moorhouse aurait dû envisager ici un usage de l'imparfait avec ἄν itératif qu'il admet dans le *Philoctète*.<sup>63</sup> Dans sa somme sur la syntaxe du verbe grec classique, Stahl<sup>64</sup> accepte la correction de Meineke ἤκειν (sc. ἄν) ; elle est si légère<sup>65</sup> qu'on pourrait hésiter entre les deux solutions, pour peu que l'on fût sceptique sur le retour en grâce de l'infinitif futur avec ἄν. La position de cette particule, que les commentateurs ne considèrent pas, semble néanmoins en faveur de son rattachement au verbe recteur, car, si la particule porte sur le seul infinitif, sa place contrevient très fortement à la « loi de Wackernagel », tandis que la position de la particule, rapportée au verbe recteur, peut se justifier par l'habitude de faire bloc avec un verbe de ce type.<sup>66</sup>

Φυ. ἄλλ' ἢ γὰρ ἐκτὸς καὶ παρ' ἐλπίδας χαρά 392  
ἔοικεν ἄλλη μῆκος οὐδὲν ἠδονῆ...

Le garde exulte d'avoir mis la main sur Antigone. Griffith expose la difficulté de ἐκτὸς mais écarte εὐκτὸς, conjecture de Bothe et de Dawe 1979 qu'adoptent Lloyd-Jones–Wilson,<sup>67</sup> au motif que « normally the event, not the « joy », would be expressly 'wished-for' ». L'objection est, malgré les excentricités typographiques de la phrase de Griffith,

<sup>62</sup> Moorhouse 1982, 216. Voir la discussion de Cavallin 1875, 183–185 à *Phil.* 869–871, οὐ γὰρ ποτ', ὃ παῖ, τοῦτ' ἄν ἐξηύχισ' ἐγὼ | τληναί σ' ἐλεινώσ ὄδε τὰμὰ πῆματα | μείναι παρόντα καὶ ξυνωφελοῦντά μοι. Sans affronter l'objection de Moorhouse et en se méprenant sur le sens du verbe, Wakker 2006, 174 entend « I could/would have vowed that I should not soon be here again ».

<sup>63</sup> Bruhn 1899, 65 § 117 ; Moorhouse 1982, 189 ; Wakker 2006, 169 ; Collard 2018, 127. Selon Pearson 1917, 254 au fr. 314, 227 (*Limiers*), il y a là un exemple de cet usage. Le scrupuleux Poppo 1831, 756 niait le caractère correct de l'imparfait avec ἄν itératif dans une subordonnée, mais voir Liberman 2017, 52.

<sup>64</sup> Stahl 1907, 208.

<sup>65</sup> Même correction chez Eschyle, *Ag.* 619, où elle est rigoureusement nécessaire, adoptée par Wilamowitz 1914, Fraenkel 1950, Denniston–Page 1957, West 1998 mais rejetée par Medda 2017.

<sup>66</sup> Comparer Cavallin 1875, 183–184 et Fraenkel 1950, II, 422–423.

<sup>67</sup> Voir Lloyd-Jones–Wilson 1990, 125 ; Dawe 2007, 239 et 356–357. West 1980, 366 qualifie la conjecture de « clever, at least ».

fatale. Jebb écarte comme « very improbable substitutes » les conjectures ἄτοπος (Seyffert 1865), ἄλογος (Gleditsch) et εἰκὸς (Pallis), c'est-à-dire παρ' εἰκὸς καὶ ἐλπίδας. Je suggère, en tant que plus « vraisemblable » du point de vue « paléographique », ἡ γὰρ εὐθύς καὶ παρ' ἐλπίδας χαρά, « en intensité, la joie qui vient soudainement et contre les attentes ne ressemble en rien à un autre plaisir ». On trouve chez Élien (*Var. hist.* 12, 57) la locution ἄφρων καὶ παρ' ἐλπίδα.

Φυ. ἐγερτὶ κινῶν ἄνδρ' ἀνήρ ἐπιρρόθοις 413  
κακοῖσιν, εἴ τις τοῦδ' ἀφειδήσοι πόνου.

Les gardes, qui avaient mission de surveiller le corps de Polynice, s'empêchaient les uns les autres de relâcher leur vigilance. À l'inverse de Jebb et Dawe 1979, Lloyd-Jones–Wilson,<sup>68</sup> suivis par Griffith, écartent ἀκηδήσοι, correction de Hermann Bonitz,<sup>69</sup> qui croit relever chez Apollonios de Rhodes 2, 98, Οὐδ' ἄρα Βέβρυκες ἄνδρες ἀφείδησαν βασιλῆος, la même faute que chez Sophocle, corrigée, en l'occurrence, grâce à la tradition indirecte (Choiroboscus), que, contrairement à R. Merkel, ni H. Fraenkel ni F. Vian n'ont suivie.<sup>70</sup> Vahlen<sup>71</sup> consacre neuf pages fines et intelligentes d'un latin élégant à établir l'emploi de ἀφειδέω au sens de « immemor sum », « non curo », « neglego », « se désintéresser de, ne pas se soucier de γρ. ou de γν., négliger ». Il semble en effet qu'on ait glissé du sens de « non parcere »<sup>72</sup> (cf. *El.* 980, ψυχῆς ἀφειδήσαντε<sup>73</sup>), « ne pas être avare de γρ. », « être généreux », « ne pas y regarder », à celui de « prendre ses aises vis-à-vis de γρ. ou de γν. », « ne pas se soucier de », « se désintéresser de ». Vahlen emprunte à Apollonios de Rhodes la plupart des passages qu'il étudie ; un passage, 2, 869–870, Αἰακίδη, πῶς καλὸν ἀφειδήσαντας ἀέθλων | γαίη ἐν ἀλλοδαπῇ δὴν ἔμμεναι, se rapproche de celui de Sophocle. Mais aucun des textes allégués par Vahlen n'est antérieur à l'époque hellénistique et il convient de se demander si le glissement de sens que j'ai évoqué s'est déjà produit à l'époque de Sophocle, voire chez lui. Tel semble bien être

<sup>68</sup> Voir Lloyd-Jones–Wilson 1990, 125.

<sup>69</sup> Bonitz 1857, 48–49. Voir aussi Boissonade dans le *TGL* II 2621–2622.

<sup>70</sup> Wackernagel 1953, 896 prend au sérieux la correction chez Sophocle et, chez Apollonios, la variante de Choiroboscus.

<sup>71</sup> Vahlen 1908, 171–179.

<sup>72</sup> Voir Pott 1873, 553–554.

<sup>73</sup> « Ohne ihr eignes gefährdetes Leben zu schonen » (Kaibel 1896, 222).

le cas.<sup>74</sup> Lorsqu'un génitif détermine le verbe ἀκηδέω et l'adjectif ἀκηδής,<sup>75</sup> il ne s'agit, antérieurement à l'ère chrétienne, que d'une personne et non d'un objet tel que πόνου. Le *DGE* allègue bien Apollonios 3, 596–597, ὄφρα ἐ τιμῆς | καὶ σκήπτρων ἐλάσειαν ἀκηδέες, mais c'est une erreur : les génitifs dépendent de ἐλάσειαν. Il suit que la conjecture de Bonitz est une « Verschlimmbesserung ». Le vers de Sophocle pourrait néanmoins souffrir d'un défaut réel ; on attendrait, si je ne m'abuse, non le redondant ἐπιρρόθοις κακοῖσιν, « des injures invectives »<sup>76</sup> mais ἐπιρρόθοις λόγοισιν, « des mots invectifs, des paroles invectives »,<sup>77</sup> comme κερτομίους γλώσσαις au v. 961 : voir la scholie ἐπιρρόθοις· λοιδόροις, ὕβριστικοῖς ; Hésychios E 5131 ἐπιρρόθητα· ἐπίνογα, et rapprocher *Trach.* 263, πολλὰ μὲν λόγοις (αὐτὸν) ἐπερρόθησε.<sup>78</sup> Si l'on objecte que λόγοι δ' ἐν ἀλλήλοισιν ἐρρόθουν κακοί (*Ant.* 259) soutient κακοῖσιν, je répons que ῥοθέω « bruire » n'est pas ἐπιρροθέω « invectiver » (« inueho, inuehor » expriment la force du préverbe) et que c'est ἐπιρρόθοις λόγοισιν et non ἐπιρρόθοις κακοῖσιν qui correspond à λόγοι ἐρρόθουν κακοί.

Kp. σὺ μὲν κομίζοις ἂν σεαυτὸν ἧ̃ θέλεις  
ἔξω βαρείας αἰτίας ἐλεύθερον· 445

444 ἧ̃] οἷ Zo, conl. Meineke.

Créon congédie le « garde » qu'innocentent les aveux d'Antigone. On rapporte à ἔξω le génitif βαρείας αἰτίας, mais le génitif dépend peut-être de ἐλεύθερον, que l'on trouve construit avec le génitif à valeur ablative,<sup>79</sup>

<sup>74</sup> Si ce n'est pas nécessaire, il n'est toutefois pas impossible de pressentir ce glissement dans un passage (2, 51, 5) de Thucydide extrait de la description de la peste, αἰσχύνῃ γὰρ ἠφείδουν σφῶν αὐτῶν ἐσιόντες παρὰ τοὺς φίλους, « ils n'avaient cure de leur propre vie ». Hobbes traduit « out of shame they would not spare themselves, but went unto their friends ». Curieusement Vahlen 1908, 179 commente bien 2, 43, 5 mais non ce passage.

<sup>75</sup> On cite, comme si ce n'était pas un supplément aléatoire, [φί]λων ἀκηδ[ή]ς chez Sophocle fr. \*\*208, 10 Radt (suppl. Hunt).

<sup>76</sup> Opposer *Phil.* 374–375, κἀγὼ χολωθεῖς εὐθὺς ἤρασσον κακοῖς | τοῖς πᾶσιν, « avec tous les sarcasmes possibles ».

<sup>77</sup> Le sens de « qui porte secours à » résulte, selon Schwyzer 1983, 471–472, d'une confusion (ancienne) avec ἐπιτάρροθος.

<sup>78</sup> Voir fr. 583, 10 Radt, δώμαθ' (...) ἐπίρροθα, « des maisons non irréprochables », avec Pearson 1917, 229 *ad loc.*

<sup>79</sup> Voir par exemple Eschyle, *Choe.* 1060.

et ἔξω complète peut-être κομίζοις ἄν σεαυτὸν ἢ θέλεις. Créon, qui est lui-même sorti du palais, ordonne au garde de quitter les lieux et peut-être « la scène ». On peut prendre ἔξω au sens imprécis de « geh' mir aus den Augen ». <sup>80</sup> Un sens plus précis impliquant un renvoi du texte aux réalités matérielles du théâtre <sup>81</sup> pourrait surprendre, mais Griffith remarque qu'il se trouve un tel renvoi au v. 1293, ὄρᾶν πάρεστιν· οὐ γὰρ ἐν μυχοῖς ἔτι, si l'« ekkyklema » donnait à voir le corps d'Eurydice. <sup>82</sup> Que la tragédie sophocléenne ne s'interdit pas de telles allusions, c'est ce que prouve ce fait souvent remarqué : au début du second « épisode » de l'*Œdipe à Colone*, Créon fait mention τῆς ἐμῆς ἐπεισόδου (730). <sup>83</sup>

Av. θέλεις τι μεῖζον ἢ κατακτεῖναι μ' ἐλών;  
 Κρ. ἐγὼ μὲν οὐδέν· τοῦτ' ἔχων ἅπαντ' ἔχω.  
 Av. τί δῆτα μέλλεις; ὡς ἐμοὶ τῶν σῶν λόγων  
 ἀρεστὸν οὐδέν, μηδ' ἀρεσθεῖη ποτέ, 500  
 οὔτω δὲ καὶ σοὶ τᾶμ' ἀφανδάνοντ' ἔφω.

Jebb hésite à considérer ἀρεσθεῖη (500) comme véritable passif, analyse admise par Griffith, « plaise aux dieux que rien de ce que tu dis ne me plaise jamais » <sup>84</sup> ou (et c'est plus plausible) comme médio-passif (ainsi Kühner–Blass, <sup>85</sup> *LSJ*, *DGE*). Hermann 1830 est fondé

<sup>80</sup> Exemples tragiques chez Bodensteiner 1893, 652. Le cas de Sophocle, *El.* 75, νὼ δ' ἔξιμεν, qui indiffère les commentateurs d'aujourd'hui, l'inquiète. Lui et Kaibel 1896, 80 entendent « aus dem Bereiche des Hauses fort ».

<sup>81</sup> Bodensteiner 1893, 652 n'admet pas dans la tragédie un tel renvoi, dont il reconnaît l'existence dans la comédie (cf. Droysen 1868, 9–14). Pourtant il allègue lui-même (653) le passage de l'*Œdipe à Colone* que je vais citer. Voir Plutarque, *Marcellus* 20, 8, ἡμίγυμνος ἀναπηδήσας ἔθεε πρὸς τὴν ἔξοδον τοῦ θεάτρου, avec la remarque de Müller 1886, 60 n. 4 ; West 1990, 21–22.

<sup>82</sup> Voir Müller 1847, 533–534 ; Bodensteiner 1893, 661 et 742 ; là-contre, Dörpfeld–Reisch 1896, 241.

<sup>83</sup> Voir Bodensteiner 1893, 653 ; Aichele 1971, 48 ; West 1990, 22 n. 42.

<sup>84</sup> Même analyse chez Allan 2006, 122. L'équivalence posée par L. Dindorf (*TGL* II 1924BC) ἀρέσκομαι passif = « placeo » est des plus douteuses. Jebb, qui semble s'inspirer de Dindorf, et Griffith, qui s'inspire de Jebb, admettent des passifs chez Hérodote 9, 79, 2 ἐγὼ δ' ὧν τούτου εἴνεκα μήτε Αἰγινήτησι ἄδομι μήτε τοῖσι ταῦτα ἀρέσκειται, et aussi 6, 128, 2, μάλιστα τῶν μνηστήρων ἠρέσκοντό <οἱ> οἱ ἀπ' Ἀθηνέων ἀπιγμένοι. Ce sont des moyens, comme l'entend Powell 1938, dont on admirera la sûreté de classification des sens et usages du verbe. Brève mais claire présentation de l'étymologie et des emplois principaux du verbe chez Pott 1869, 80–81. Les articles des dictionnaires laissent à désirer.

<sup>85</sup> Kühner–Blass 1892, 373, avec un double point d'interrogation.

à trouver « *facilius* » ἀρεσθείην, « plaise aux dieux que je ne sois jamais satisfaite », mais cette « *facilité* » est acquise au détriment de la symétrie « rien ne m'agrée dans tes propos » / « puisse jamais rien ne m'agrée dans tes propos ». Jebb moque l'élégant et, selon moi, très plausible ἀρέστ' εἶη d'Elmsley et blâme le passage d'une construction personnelle à une construction impersonnelle,<sup>86</sup> mais, si Elmsley<sup>87</sup> ne dit pas comment il comprend sa correction, il n'en reste pas moins qu'elle n'implique nullement une construction impersonnelle : un neutre pluriel sujet se tire aisément de τῶν σῶν λόγων οὐδέν : comparer *Phil.* 446–447, ἐπεὶ οὐδέν πω κακόν γ' ἀπώλετο | ἀλλ' εὖ περιστέλλουσιν αὐτὰ δαίμονες, et voir *Oed. rex* 1096–1097, σοὶ δὲ ταῦτ' ἀρέστ' εἶη.<sup>88</sup>

Les vers suivants contiennent une difficulté négligée. En effet, selon toute vraisemblance, comme Schneider 1826 l'a compris, ὡς introduit non une proposition causale justifiant ce qui précède mais la protase de la comparaison dont οὕτω δὲ ouvre, comme au v. 426, l'apodose. Faut-il introduire δ' après ὡς pour éliminer l'asyndète ou faut-il éviter le « *horror asyndeti* » caractéristique des copistes ?<sup>89</sup> Griffith adopte la ponctuation de Lloyd-Jones–Wilson, reproduite ci-dessus, mais interprète un texte (celui de Jebb) qui implique une ponctuation forte après ποτέ. Cette ponctuation ruine la véritable construction du passage et altère son sens.

*À suivre.*

Gauthier Liberman  
*Paris, École Pratique des Hautes Études ;  
 Bordeaux, Université Michel de Montaigne*  
 gauthier.liberman@orange.fr

<sup>86</sup> « As if one said, 'not one of your words pleases me; and never may I feel pleasure': without, 'in them' ».

<sup>87</sup> Elmsley 1821, 79.

<sup>88</sup> Cité par L. Dindorf. J'en conclurais qu'il a mieux compris que Jebb la correction d'Elmsley.

<sup>89</sup> Voir Lloyd-Jones –Wilson 1990, 281 s.v. « *asyndeton* ». Seemann 1882 a consacré un excellent essai à cette figure chez Sophocle. Notre passage s'y rangerait, je crois, dans la sous-section « § I. *Asyndeton, quod prope dicitur, causale* », 22–27. Radt 1999 attire l'attention du lecteur sur le « *nouveau* » cas des *Limiers*, fr. 314, 166.

## Bibliographie

- H. L. Ahrens, « Studien zum Agamemnon des Aeschylus », *Philologus, Erster Supplbd.* (Göttingen 1860) 213–304, 477–640.
- K. Aichele, « Das Epeisodion », in: W. Jens (ed.), *Die Bauformen der griechischen Tragödie* (Munich 1971) 47–83.
- R. J. Allan, « Sophocles' Voice. Active, Middle, and Passive in the Plays of Sophocles », in: I. J. F. De Jong, A. Rijksbaron (edd.), *Sophocles and the Greek Language* (Leyde–Boston 2006) 111–126.
- W. S. Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism* (Oxford 2007).
- R. Beekes, *Etymological Dictionary of Greek* (Leyde 2010).
- E. Bodensteiner, *Szenische Fragen über den Ort des Auftretens und Abgehen von Schauspielern und Chor im griechischen Drama* (Leipzig 1893).
- H. Bonitz, *Beiträge zur Erklärung des Sophokles II* (Vienne 1857).
- A. Boschi, *Crizia tragico. Testimonianze e frammenti* (Tivoli 2021).
- A. T. von S. Bradshaw, « The Watchman Scenes in the *Antigone* », *CQ* 16 (1962) 200–211.
- A. Brown, « Notes on Sophocles' *Antigone* », *CQ* 41 (1991) 325–339.
- E. F. Bruck, *Totenteil und Seelgerät im griechischen Recht* (Munich 1926).
- K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen II 2* (Strasbourg 21911).
- E. Bruhn, *Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin und A. Nauck. VIII. Anhang* (Berlin 1899).
- E. Bruhn, *Sophokles. Antigone* (Berlin 11913).
- J. Carcopino, *L'ostracisme athénien* (Paris 21935).
- C. Cavallin, *Sophoclis Philocteta* (Lund 1875).
- C. Collard, *Colloquial Expressions in Greek Tragedy* (Stuttgart 2018).
- R. D. Dawe, *Sophocles. Tragoediae II* (Leipzig 1979).
- R. D. Dawe, *Corruption and Correction. A Collection of Articles* (Amsterdam 2007).
- J. D. Denniston, D. Page, *Aeschylus. Agamemnon* (Oxford 1957).
- L. Dissen, *Kleine lateinische und deutsche Schriften* (Göttingen 1839).
- W. Dörpfeld, E. Reisch, *Das griechische Theater* (Athènes–Leipzig 1896).
- A. B. Drachmann, « Zur Composition der Sophokleischen Antigone », *Hermes* 43 (1908) 67–76.
- A. B. Drachmann, « Zur Composition der Antigone », *Hermes* 44 (1909) 628–630.
- E. Droysen, *Quaestiones de Aristophanis re scaenica* (Bonn 1868).
- V. Ehrenberg, *Sophocles and Pericles* (Oxford 1954).
- P. Elmsley, *Sophoclis Oedipus Tyrannus* (Leipzig 1821).
- K. G. A. Erfurdt, *Sophoclis Antigona* (Leipzig 1809).
- E. Fraenkel, *Aeschylus. Agamemnon* (Oxford 1950).
- A. Fries, *Pseudo-Euripides. Rhesus* (Berlin – New York 2014).
- M. Griffith, *Sophocles. Antigone* (Cambridge 1999).
- M. Heidegger, *Gesamtausgabe II. Abteilung: Vorlesungen 1923–1944. Bd. 53: Hölderlin's Hymne « Der Ister »* (Francfort 21993).
- L. F. Heindorf, *Platonis dialogi tres, Phaedo Sophistes Protagoras* (Berlin 1810).

- W. B. Henry, *Pindar's Nemeans. A Selection* (Munich–Leipzig 2005).
- G. Hermann, *Sophoclis Antigonæ* (Leipzig <sup>3</sup>1830).
- H. van Herwerden, *Lucubrationes Sophocleae* (Utrecht 1887).
- N. Hopkinson, *Callimachus. Hymn to Demeter* (Cambridge 1984).
- A. E. Housman, *The Classical Papers* (Cambridge 1972).
- G. Hutchinson, *Greek Lyric Poetry. A Commentary on Selected Larger Pieces* (Oxford 2001).
- R. C. Jebb, *Sophocles. The Plays and Fragments III. The Antigone* (Cambridge <sup>3</sup>1900).
- G. Kaibel, *Sophokles. Elektra* (Leipzig 1896).
- G. Kaibel, *De Sophoclis Antigonæ* (Göttingen 1897).
- R. Kannicht, *Euripides. Helena, Band II, Kommentar* (Heidelberg 1969).
- R. Kassel, *Aristotelis Ars rhetorica* (Berlin – New York 1976).
- A. Kiessling, R. Heinze, Q. *Horatius Flaccus. Oden und Epoden* (Berlin <sup>6</sup>1917).
- K. W. Krüger, G. L. Cooper, *Attic Greek Prose Syntax* (Ann Arbor 1998).
- R. Kühner, F. Blass, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache I. Elementar- und Formenlehre I–II* (Hannovre 1890–1892).
- K. Lachmann, *De choricis systematis tragicorum Graecorum libri quattuor* (Berlin 1819).
- K. Lachmann, *De mensura tragoediarum liber singularis* (Berlin 1822).
- K. Lachmann, rec. C. F. Hermann, *Disputatio de distributione personarum...* (Marburg 1840), *NJPP* 31 (1841) 456–460.
- K. Latte, *Kleine Schriften* (Munich 1968).
- G. Liberman, *Les préliminaires de la guerre. Prolégomènes à la lecture du premier livre de Thucydide* (Bordeaux 2017).
- G. Liberman, « Petits riens sophocléens : *Ædipe à Colone* », *Hyperboreus* 26 (2020) 26–43 et 173–198.
- H. Lloyd-Jones, N. G. Wilson, *Sophoclea. Studies on the Text of Sophocles* (Oxford 1990).
- H. Lloyd-Jones, N. G. Wilson, *Sophoclis fabulae* (Oxford <sup>2</sup>1992).
- E. Medda, *Eschilo. Agamennone* (Rome 2017).
- S. Mekler, *Sophoclis tragoediae ex recensione G. Dindorfii* (Leipzig <sup>6</sup>1885).
- A. Mommsen, *Chronologie. Untersuchungen über das Kalenderwesen der Griechen, insonderheit der Athener* (Leipzig 1883).
- A. C. Moorhouse, *The Syntax of Sophocles* (Leyde 1982).
- A. Müller, *Griechischen Bühnenalterthümer* (Fribourg-en-Brisgau 1886).
- G. Müller, *Sophokles. Antigone* (Heidelberg 1967).
- K. O. Müller, *Kleine deutsche Schriften I* (Breslau 1847).
- A. Nauck, rec. Schneidewin 1852, *NJPP* 65 (1852) 233–253.
- A. Nauck, *Sophokles erklärt von F. W. Schneidewin. Antigone* (Berlin <sup>9</sup>1886).
- D. L. Page, *Greek Literary Papyri I* (Londres – Cambridge, Mass. 1942).
- A. C. Pearson, *The Fragments of Sophocles I–III* (Cambridge 1917).
- A. Pickard-Cambridge, *Le feste drammatiche di Atene*. Seconda edizione riveduta da J. Gould e D. M. Lewis, traduzione di A. Blasina, aggiunta bibliografica a cura di A. Blasina e N. Narsi (Florence 1996).

- E. F. Poppo, *Thucydidis de bello Peloponnesiaco libri octo... Pars III. Commentarii, Vol. I. Annotata ad librum I* (Leipzig 1831).
- A. F. Pott, *Etymologische Forschungen I* (Lemgo–Detmold 1859).
- A. F. Pott, *Etymologische Forschungen II 3* (Detmold 1869).
- A. F. Pott, *Etymologische Forschungen III* (Detmold 1871).
- A. F. Pott, *Etymologische Forschungen IV* (Detmold 1873).
- J. E. Powell, *A Lexicon to Herodotus* (Oxford 1938).
- S. Radt, *Tragicorum Graecorum Fragmenta IV. Sophocles* (Göttingen <sup>2</sup>1999).
- G. Radtke, *De tragicorum Graecorum tropis II. De metaphoris ex uerbis nauticis et ex uenaticis petitis* (Ostrowo 1867).
- H. Raeder, *Ein Problem in griechischer Syntax. Die Verbindung der Partikel äv mit Futurum* (Copenhagen 1953).
- O. Ribbeck, *Die römische Tragödie im Zeitalter der Republik* (Leipzig 1875).
- S. Schein, *Sophocles. Philoctetes* (Cambridge 2013).
- F. W. Schmidt, *Kritische Studien zu den griechischen Dramatikern II. Zu Euripides* (Berlin 1886).
- G. C. W. Schneider, *Sophokles. Antigone* (Weimar 1826).
- F. G. Schneidewin, *Sophokles IV. Antigone* (Leipzig 1852).
- E. Schwyzer, *Kleine Schriften* (Innsbruck 1983).
- H. Seemann, *De asyndeto Sophocleo quaestiones* (Wrocław 1882).
- K. Sethe, « Die Zeitrechnung der alten Ägypter im Verhältnis zu der der andern Völker. III. Einteilung des Tages- und des Himmelskreises », *NAWG* 1920: 2, 97–141.
- M. Seyffert, *Sophoclis Antigona* (Berlin 1865).
- P. Siewert (ed.), *Ostrakos-Testimonien I* (Stuttgart 2002).
- B. Snell, R. Kannicht, *Tragicorum Graecorum fragmenta I* (Göttingen <sup>2</sup>1985).
- F. Sommer, *Zur Geschichte der griechischen Nominalkomposita* (Munich 1948).
- J. Sommerbrodt, *Scaenica* (Berlin 1876).
- J. M. Stahl, *Kritisch-historische Syntax des griechischen Verbuns der klassischen Zeit* (Heidelberg 1907).
- F. W. Ullrich, *Über die religiöse und sittliche Bedeutung der Antigone des Sophokles mit einigen Beiträgen zur Erklärung einzelner Stellen derselben* (Hambourg 1853).
- J. Vahlen, *Opuscula academica II* (Leipzig 1908).
- J. Wackernagel, *Kleine Schriften I–II* (Göttingen 1953).
- G. Wakker, « ‘You could have thought’: Past Potentials in Sophocles? » in : I. J. F. De Jong, A. Rijksbaron (edd.), *Sophocles and the Greek Language* (Leyde–Boston 2006) 163–180.
- N. Wecklein, *Sophoclis tragoediae, recensuit et explicauit E. Wunderus, Vol. I. Sect. IV. continens Antigonomam, editio quinta* (Leipzig 1878).
- M. L. West, « Tragica III », *BICS* 26 (1979) 104–117.
- M. L. West, compte rendu de R. D. Dawe, *Studies in the Text of Sophocles*, vol. 3 (Leyde 1980), *CPh* 75 (1980) 364–367.
- M. L. West, *Studies in Aeschylus* (Stuttgart 1990).
- M. L. West, *Aeschyli tragoediae* (Stuttgart <sup>2</sup>1998).

- K. Wex, *Sophoclis Antigona* I (Leipzig 1829).  
 T. von Wilamowitz-Moellendorff, *Die dramatische Technik des Sophokles* (Berlin 1917).  
 U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Aeschylos. Agamemnon* (Berlin 1885).  
 U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Aeschyli tragoediae* (Berlin 1914).  
 U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Aeschylos. Interpretationen* (Berlin 1914b).  
 U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Griechische Verskunst* (Berlin 1921).  
 U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Griechische Tragödien. Vierter Band* (Berlin 1923).  
 U. von Wilamowitz-Moellendorff, *Kleine Schriften IV. Lese Früchte und Verwandtes* (Berlin 1962).  
 C. W. Willink, *Collected Papers on Greek Tragedy* (Leyde–Boston 2010).  
 E. Wunder, *Sophoclis Tragoediae I. IV. Antigona* (Gotha–Erfurt <sup>3</sup>1846).

This is the second of five sets of text-critical, exegetical and sometimes metrical remarks on *Antigone*. These \**Sophocleuncula* are not only minute philological notes but they involve broader issues having a bearing on the interpretation and meaning of the drama as a whole. These remarks were composed with a view to drawing attention to a number of forgotten or unseen difficulties and to trying to address a number of seen but unsolved problems more efficaciously. The text and meaning of not a few other passages from other works of Sophocles or of other writers (e.g. Aeschylus' *Agamemnon*) are also dealt with.

Статья представляет собой вторую из пяти последовательных публикаций, содержащих замечания о критике текста, экзегетических и метрических сложностях в *Антигоне* Софокла. \**Sophocleuncula* посвящены не только частным филологическим проблемам, но и более общим вопросам, значимым для интерпретации драмы в целом. Заметки призваны привлечь внимание к ряду забытых или упущенных из виду сложностей и предложить более действенные решения осознаваемых, но нерешенных проблем. К анализу привлекается также немало пассажей из других произведений Софокла и других авторов (например, из *Агамемнона* Эсхила).

## CONSPECTUS

ELENA ERMOLAEVA	
Odysseus as a Target in the <i>Odyssey</i> and Aeschylus' Fr. 179, 180 Radt (On the History of Greek Parody) . . . . .	165
SALVATORE TUFANO	
With or without a <i>koinon</i> . The <i>Longue Durée</i> of Two Regional Festivals. I. The Pamboiotia and the Basileia from their Beginnings to the Fourth Century BC . . . . .	176
NICHOLAS LANE	
A Conjecture on Pindar, <i>Pythian</i> 2. 81–82 . . . . .	196
GAUTHIER LIBERMAN	
Petits riens sophocléens : Antigone II (V. 162–169, 189–190, 203–204, 207–208, 241–242, 253–254, 289–290, 320–321, 370–375, 389–390, 392–393, 413–414, 444–445, 497–501) . .	203
VSEVOLOD ZELTCHENKO	
What is Wrong with Nicostratus? (Ar. <i>Vesp.</i> 82–83) . . . . .	228
GLEB L. KRIVOLAPOV	
Dionysus or Heracles: Mark Antony's Religious Policy in 41 BCE in the Light of <i>Epistula Marci Antonii Ad Koinon Asiae</i> . . . . .	242
HEIKO ULLRICH	
Eine Konjektur zu Lukrez 3, 917 . . . . .	266
MIKHAIL SHUMILIN	
Unpublished Conjectures to the <i>Appendix Vergiliana</i> by F. Korsch, G. Saenger, and A. Sonny . . . . .	276
HANAN M. I. ISMAIL	
The Date of <i>P. Alex.</i> Inv. 622, Page 28. A Papyrus from Herakleidou Meris in the Arsinoite Nome . . . . .	289
GABRIEL ESTRADA SAN JUAN	
Pipa and Gallienus . . . . .	299
Keywords . . . . .	321